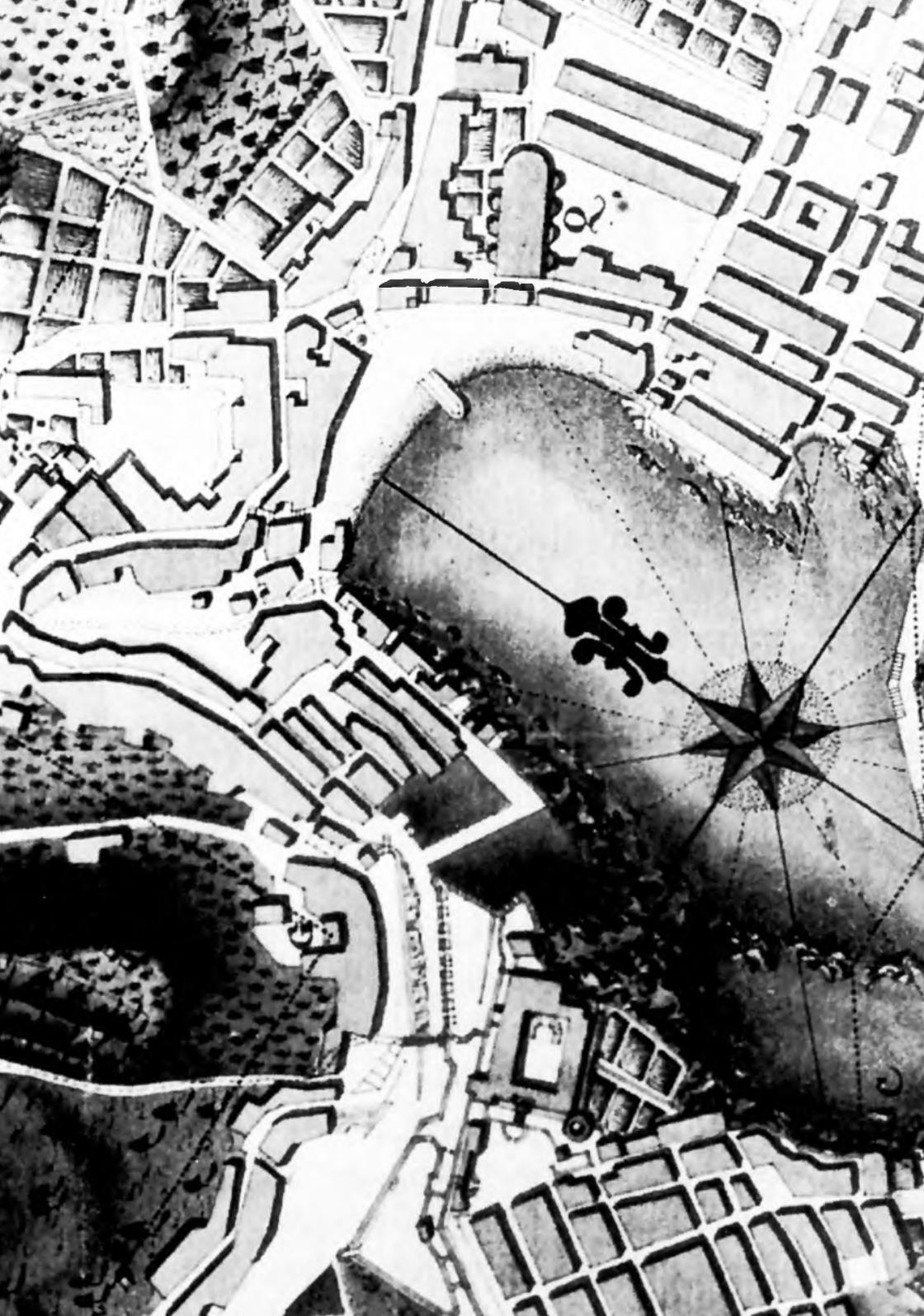


« Bastia » le film, commencerait sur le vieux port,

au moment du triomphant lever du soleil sur la mer. C'est comme un lever de rideau, c'est un surgissement si éclatant que le silence qui l'accompagne, à peine troublé par quelques cris de mouettes, étonne : on s'attendrait à une sonnerie de trompettes, aux sons d'un orchestre symphonique ! Eh bien non ! C'est à peine un murmure, un minuscule clapotement sur la coque des bateaux, des cris, encore, d'oiseaux qui tracent des courbes entre ciel et eau... Quelle récompense, de se lever si tôt !

Écrire sur Bastia, tenter de décrire Bastia, au moment de passer à l'acte, l'entreprise me semble tout à fait désespérée. Est-ce parce qu'elle est si changeante, selon la lumière ou les caprices du vent d'ouest ? Sans doute parce qu'elle est trop secrète. On pourrait presque dire pudique. Car ses plus grandes beautés sont cachées. Qu'il faut les traquer, les découvrir comme malgré elle. Et l'on ne cesse d'être étonné, charmé, parfois indigné, de ce qu'elle soit si abandonnée, si négligée, si peu consciente des trésors qu'elle recèle encore, pourtant. À se laisser dériver, à monter et descendre – c'est ce qu'on fait constamment dans cette ville coupée de si beaux escaliers –, on rencontre tout à coup, à deux pas du centre, des merveilles surprenantes, comme cette mosaïque de galets polychrome, datant de 1674, devant l'ancien couvent Saint-François, galets entre lesquels l'herbe pousse... Et ce « squatt » immonde, là, en face de « Bastia-accueil », à quelques centaines de mètres, à peine, de la place Saint-Nicolas...



C'est sur la place Saint-Nicolas, face au port de commerce, immense esplanade créée de toutes pièces au XIX^e siècle que la jeunesse dorée se retrouve. La ville bourgeoise s'y contemple et s'y divertit, s'y fait voir et s'y rencontre. Et l'on y retrouve aussi la trace des Mattei, ceux du *Cap Corse*, le célèbre apéritif. Mais c'est au vieux port que palpite le cœur de la ville. L'église Saint-Jean-Baptiste, sa façade baroque et la symétrie de ses deux clochers le dominant et veille sur lui, image emblématique de Bastia que l'on retrouvera sur toutes les affiches évoquant la ville. C'est là que l'on goûte toute la douceur de vivre dans cette cité.

Installé à la terrasse d'un de ces cafés de l'ancienne marine, on contemple la citadelle qui domine le vieux port de ses façades colorées, ordonnées dans une sorte d'orgueilleuse réserve. C'est là que l'on sent comment la ville s'est construite, en aplomb sur la mer. La montagne est proche, qui ferme l'horizon. La ville dégringole. Du village de Cardo, à travers un très beau quartier de villas 1930 blotties dans un fouillis de jardins, la ville arrive jusqu'à la mer. C'est par le port qu'elle a d'ailleurs commencé, la ville. C'était Porto Cardo avant que les Génois ne construisent la bastide qui allait lui donner son nom. Et la première maison, ce fut celle de l'armateur-commerçant Cardi, maison que l'on peut toujours apercevoir dans l'alignement bancal de la rue des Terrasses, avec ses armoiries et sa façade si haute. Mais aucune plaque ne la désigne : il faut deviner. Il faut se faire initier. Et comme les Bastiais eux-mêmes connaissent peu leur ville, ou sont indifférents... Non ! On aime sa ville, ça oui. On en est fier. C'est une belle ville... mais on s'empresse d'aller vivre à l'extérieur. Sur les collines en direction du Cap, par exemple. Si l'on en a les moyens on « y fait la villa »... Alors la vieille ville, vous pensez ! Elle est sale, mal commode, et puis le bruit. Et la promiscuité avec les Marocains, toujours plus nombreux : le regroupement familial et puis le fait qu'ils n'ont pas accès aux logements sociaux. Ils se retrouvent tous entre le marché et la rue Droite, celle qui conduit à la citadelle. Et 80 % des élèves de l'école du quartier sont Maghrébins : on a réussi à construire un ghetto... Une rumeur a même couru, dans le quartier, qu'on voulait transformer l'église Saint-Charles en mosquée ! Alors les anciens se sont émus. Ils n'étaient pas tous partis, heureusement ! On a reconstruit la Confrérie de Saint-Charles, histoire, au moins, de réoccuper le terrain, en attendant mieux. En attendant quoi ? Qu'on commence à revenir dans le quartier ? C'est déjà le cas pour quelques originaux. Des artistes, des enseignants, des intellectuels séduits par le charme de ces quartiers historiques. On commence à les imiter. Certains reviennent. Une opération de réhabilitation des quartiers anciens,

qui se traduit par quelques façades plus fraîches, devrait accélérer le mouvement.

En face de la maison Cardi, donnant directement sur la marine, la maison Castagnola. Elle est plus modeste par ses dimensions, mais tout aussi orgueilleuse. Au-dessus du portail, la devise de la famille, *col tempo : avec le temps* ! Avec le temps nous arriverons à vaincre et dépasser la famille rivale ! Ce ne fut pas le cas, mais cette devise résume bien des rivalités belliqueuses qui constituent le fond de cette urbanité insulaire. Les couvents et les églises se sont multipliés dans et autour de la ville. Les églises servaient aussi de lieux de réunion, comme celle des États Généraux ou celle de l'éphémère Royaume Anglo-Corse. Il y a même une église de confrérie transformée en cinéma. Un « cinéma d'art et d'essai » qui a oublié, dans cette rue de la Miséricorde – mais l'on sait bien que l'oubli est miséricordieux... – sa fonction première et son histoire pourtant très belle. Cette confrérie de la Miséricorde prenait en charge les prisonniers et les condamnés, et elle a accueilli, en 1779, une quarantaine de personnes récemment libérées de l'esclavage dans lequel les pirates barbaresques les avaient tenues.

Chaque église, chaque chapelle, les maisons les plus simples d'apparence évoquent tellement d'anecdotes, de légendes ou de faits historiques qu'on pourrait y lire toute l'histoire de Bastia et une grande partie de l'histoire de la Corse. Mais cette lecture est loin d'être immédiate : il n'existe pas la moindre signalétique dans cette ville qui se targue pourtant d'avoir obtenu le label de « ville d'art et d'histoire ». Il y faut une véritable initiation. J'ai eu la chance d'avoir été initiée à Bastia par une délicieuse vieille dame qui a fait beaucoup, non seulement pour l'histoire de sa famille, une des plus anciennes de la ville, mais aussi pour l'histoire de la ville... C'est elle qui a publié les papiers de Sébastien de Caraffa, *Promenade dans Bastia*, dans le précieux, auquel le présent article doit beaucoup. C'est elle qui m'a fait connaître la Corse génoise et urbaine.

Vivant l'aventure des néo-ruraux dans la décennie 70/80 – ici on appelle ça, à une nuance près, le *Riacquistu* – j'ai longtemps cru que la Corse n'était que rurale, et c'est vrai qu'elle a été longtemps surtout rurale. Je vivais alors au village et venir à Bastia était synonyme d'encombrements, les « embarras » de la ville, pour des activités d'achat finalement assez peu satisfaisantes. On se contentait, alors, d'arpenter l'une ou l'autre des artères commerçantes, ignorant la vieille ville baroque, la ville italienne aux raffinements cachés. À peine si l'on s'offrait une halte au vieux port. Dire que j'ai pu vivre en Corse et ignorer, pendant des années, cette merveille de l'église Sainte-Croix, dans la citadelle ! Pourtant, même Mérimée, lui

qui avait si superbement ignoré l'art baroque en Corse – il est vrai que, jusqu'il y a peu, les Français l'ont largement méconnu – avait signalé la beauté de cette petite église enchâssée derrière la cathédrale.

En montant du port vers Saint-Charles, on rencontre d'abord cette plaie béante de la rue du Colle. À elle seule, elle donne l'idée de ce qu'a été le bombardement de Bastia, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Et l'on se félicite de la restauration signée Fernand Pouillon qui a su redonner au fond du vieux port, bombardé et détruit lui aussi, le caractère des anciennes maisons génoises, avec ses façades hautes et droites, couronnées par un fronton qui souligne la hauteur et unifie la longueur, avec les percées en escalier qui constituent autant de « marines », avec leurs miroitements de l'eau sur les flancs des petits bateaux.

Puis on traverse l'ancienne place du Guadello, qui a oublié sa fontaine et ses charrettes pour se transformer en parking, entre deux séries de trompe-l'œil : l'un, sur un mur bas, veut faire croire à la mer, à l'opposé de la mer, les autres sur une haute façade, fausses fenêtres si bien imitées que vous pouvez passer devant pendant des mois sans les remarquer. Les fausses fenêtres se seraient multipliées à l'époque où, les impôts étant perçus sur le nombre de fenêtres d'une construction, on avait bouché nombre de fenêtres, remplacées par des trompe-l'œil. En empruntant, au fond de la place, la ruelle Vattelapesca, le haut escalier et la façade Saint-Charles surgissent devant nous, dans le plus pur style baroque. La ville se théâtralise de la plus émouvante des façons et l'on est saisi devant le mélange de grandeur, de douceur tranquille et villageoise mais aussi d'abandon de cette petite place triangulaire. À gauche de l'escalier, les Trè Funtane (les Trois Fontaines) qui sont au pied de la maison Caraffa, cette orgueilleuse maison que l'on pourrait dire génoise, si elle n'avait été construite par une grande famille d'origine napolitaine, famille qui n'a cessé de l'habiter depuis le XVI^e siècle et compte parmi ses membres un pape et un ancien Grand Maître de l'Ordre de Malte. Excusez du peu... Le prince de Wurtemberg y fut logé en 1741. Il avait été question d'en faire un musée : la famille faisait don des archives, des meubles, des costumes, des tableaux, de la bibliothèque, témoignages précieux et originaux de l'histoire de Bastia et de la Corse, à travers l'histoire d'une famille. En contrepartie, la ville devait acheter le bâtiment, mais cela ne se fera sans doute pas. Pourquoi ? Parce que les hommes régulièrement réélus à la Mairie n'en comprennent pas l'intérêt ? Parce que des considérations électoralistes les freinent ? Parce que d'autres projets – « pharaoniques », ceux-là, et qui n'aboutissent pas plus que les

autres... – les empêcheraient de faire ce choix somme toute modeste ? Trop modeste, peut-être. Pas assez prestigieux, pas assez en « trompe-l'œil » ? Alors on ne fait rien. Pour qu'on ne puisse pas nous accuser d'avoir fait cela plutôt qu'autre chose ? Parce que les autres « grandes » familles n'ont pas ce sens patrimonial : on préfère y brûler les archives de la famille, qui parfois sont aussi celles de la ville, dans la cheminée du salon ? Mais je m'emporte... Excusez-moi ! Il vaudrait sans doute mieux que je vous entraîne jusqu'au bout du pittoresque quartier Saint-Joseph, au bout de la ville, là où, sur le pignon d'un immeuble, se dessine le plus ambitieux des trompe-l'œil, puisqu'il se veut un résumé, en quelques portraits, des personnages illustres de la cité. On passerait par la poétique rue Saint-Angelo, la bien nommée, bordée de jardins en surplomb, presque célestes... Mais en aurons-nous le temps ? Il faut revenir par la « montée des colonnes », tunnel en escalier qui traverse un immeuble, comme c'est souvent le cas dans cette ville génoise...

Au pied de la maison Caraffa, commence la rue *Dritta*, (la rue Droite) – officiellement, la rue du Chanoine Letteron, mais à Bastia il y a souvent des noms de rues consacrées par l'usage et des noms officiels qui ont du mal à s'imposer... – qui conduit tout droit à la citadelle. C'est une des plus anciennes de la ville. Là se sont passés les principaux événements de l'histoire de Bastia, comme le saccage de la maison de l'évêque Guasco, « l'Évêque jureur », par Fiora Oliva, la « Colonella ». Et puis, en face, le saccage de la première loge maçonnique. C'est à Saint-Charles que se sont tenus les États Généraux, au moment de la Révolution. C'est dans cette rue qu'était installée, entre 1838 et 1854, la Mairie, dans la maison Frédién de Videau, au n° 12 de la rue. Mais qui le sait encore aujourd'hui ? Quelques anciens, qui l'appellent la *Merria Vecchja*. Mais la rue et la maison sont dans un tel état que la municipalité actuelle préfère sans doute oublier tout cela. Elle a abandonné cette rue historique. Elle démissionne devant l'afflux de la population marocaine qui s'y est réfugiée. La municipalité donne l'impression d'être débordée ou indifférente, l'impression de ne pouvoir gérer ni les problèmes de logement de ces familles nombreuses s'entassant dans des logements exigus et modestes, ni l'entretien des rues et des places de ce cœur historique entre Terra Vecchia – le vieux port et le marché – et Terra Nova, la citadelle. Des entrepreneurs achètent à bas prix, dans ces quartiers, des logements qu'ils ne restaurent pas mais où ils logent les familles de leurs ouvriers maghrébins.

En haut de la rue droite, on découvre la citadelle, l'angle de son mur d'enceinte au pied duquel les immenses pins parasols du jardin Romieu rivalisent de hauteur avec lui. La citadelle, cette *terra*

nova construite au XVII^e siècle selon un plan orthogonal, sur le plateau qui s'étend devant le palais du Gouverneur Génois, est une petite cité dans la cité, toujours ceinte de hauts murs, avec une façade étagée vers la mer. La vue sur le vieux port et, au loin, au nord, sur le Cap Corse, sentir la mer se courber dans les miroitements d'où surgissent, parfois, les îles venant d'on ne sait d'où, est un cadeau du ciel. Découvrir la ville depuis la citadelle ou, d'en face, de la colline de Ville-de-Pietrabugno, c'est un enchevêtrement de toits en lauze, un gris moiré de vert qui donne une grande douceur à ce chaos, ordonné, ça et là, par quelques petits clochers.

Mais revenons à la citadelle. Sur la place du Donjon, face à l'entrée du palais, la *casetta*, ancienne mairie et perpendiculaire au palais du Gouverneur, le Palais des Nobles Douze avec ses arcades. Selon cette institution génoise, parmi les charges de ces élus, qui étaient de s'occuper des routes, de poursuivre les bandits et de ramener la paix dans la population, il y avait aussi des privilèges comme celui de porter des armes, de passer devant tous les autres fonctionnaires et d'offrir l'eau bénite au Gouverneur quand il pénétrait dans une église. Le palais des Gouverneurs, ancien-futur musée, semble se chercher encore une vocation. Les travaux de restauration, interrompus, n'en finissent pas de ne pas reprendre. Phénomène bastiais assez curieux : le musée, créé au XIX^e siècle par le chanoine Letteron, a changé plusieurs fois de localisation, comme la mairie. On dirait que Bastia, ancienne capitale déçue, au pouvoir toujours à reconquérir, se cherche toujours, hésite encore sur les lieux où se poser vraiment, les lieux où s'exprimer complètement. Mais elle n'est pas identifiée à un personnage célèbre, comme l'est Corte avec Paoli ou, plus encore, Ajaccio avec Napoléon. Certains de ses enfants ont une petite notoriété, mais qui ne dépasse pas les frontières de l'île ou de la ville. Aussi a-t-elle l'orgueil d'exister pour elle-même.

Après la longue période de la domination génoise, qui est célébrée chaque année dans une fête populaire censée évoquer « la relève des Gouverneurs », les conquérants français, au XVIII^e siècle, n'avaient pas voulu s'installer à la citadelle, même si l'orgueilleux chiffre de Louis XVI figure encore au fronton de sa porte. Marbeuf avait préféré s'installer en bas, au bord de Terra Vecchia. « Les Français, selon le baron de Pommereul, moins timides et moins soupçonneux (que les Génois), laissant la citadelle à la garnison, occupent la ville où ils vivent avec sécurité au milieu des Corses, qu'ils regardent comme leurs concitoyens ». Dans le couvent des Doctrinaires, on avait installé le gouvernement. Quant à sa résidence personnelle, comme le vice-roi Eliott vingt ans plus tard, Marbeuf la

choisit dans un petit palais, maintenant atrocement défiguré, et connu à Bastia comme « la maison du cadastre », parce que ce service y avait été hébergé quelques temps. Sur la place du marché, Marbeuf avait fait construire, sur sa cassette personnelle, un théâtre en bois qui n'existe plus aujourd'hui et où toute la verve bastiaise s'en est donné à cœur joie pendant plus d'un siècle. Puis ce furent les interminables parties de *china* (le loto) où les vieilles femmes faisaient la loi.

Le marché s'est réduit comme peau de chagrin, mais, en fin de semaine, il draine à nouveau toute la ville qui vient s'approvisionner en panettes, beignets et fromages : Bastia est fidèle à quelques recettes souvent inspirées de la proche Italie, mais qui exaltent les qualités des produits d'un terroir généreux. Et, en période électorale, ce qui arrive le plus souvent possible, il n'y manque même pas le spectacle des équipes des candidats politiques qui se croisent amicalement en distribuant leurs tracts. Tout le monde a d'ailleurs un parent ou un ami proche sur l'une des listes, alors on est forcément tous concernés !

Et au marché, toujours, au fond d'une petite impasse longeant l'Hôtel de Ville, la silhouette d'un badaud vu de dos, qui doit être un touriste, contemplant un jardin de rêve : c'est un trompe-l'œil. Le dernier en date, mais rassurez-vous, il y en aura d'autres ! Bastia, ville baroque, se doit de dessiner des trompe-l'œil ! Il y en avait en effet quelques-uns, plus ou moins effacés, oubliés. Alors on s'en donne à cœur joie ! C'est, par ailleurs, une si belle métaphore de la politique de la ville : on présente de séduisants projets de tourisme culturel, on peint d'éclatantes opérations patrimoniales. Et tout le monde est content ! Bastia aime les trompe-l'œil...

ANNE MEISTERSHEIM, en prolongement de ses activités de chercheur en Sociologie à l'université de Corse dans les domaines du développement territorial et de l'insularité, collabore avec les principaux musées de Corse et en particulier avec le musée d'Anthropologie de Corte. À côté de trois ouvrages à caractère professionnel, elle est aussi l'auteur de deux romans.



JEAN MOHR, *Piana*